

action poétique

paul eluard
umberto saba
robert lafont

jean todrani
jean malrieu
sembene ousmane
jo guglielmi
serge ataroff
emmanuel barelier
georges mounin
henri deluy
michel boldych
jean-jacques viton
gérard arseguel

poètes d'ailleurs :
portugal
egito gonçalves

chroniques

1958 n° 1
nouvelle série

ACTION POETIQUE

paraît quatre fois par an

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique.
Ce numéro est le premier de notre nouvelle formule.

Rédaction - Administration :

Henri DELUY, 120, boulevard Vauban - MARSEILLE

C.C.P. H.D. MARSEILLE 24.94.51

Abonnement : 4 numéros : 600 F. — 4 numéros plus une gravure ou bois original : 1.500 F. — 4 numéros plus 3 gravures ou bois originaux : 5.000 F.

Chaque abonné recevra, en outre, une carte d'ami donnant droit gratuitement à nos tirages exceptionnels.

1958

SOMMAIRE

N° 1

Pages

Par avance	Henri DELUY	1
Parce que tu es bon	Paul ELUARD	4
Poèmes	Umberto SABA	6
(Traduction Georges MOUNIN.)		
Les chemins de la sève	Robert LAFONT	8
Autour de Jean Todrani	Jean MALRIEU	12
Poèmes	Jean TODRANI	14
Les poches du soleil	Jean MALRIEU	16
Kothj-Barma...	Sembene OUSMANE	17
Le prix de vivre	Jo GUGLIELMI	19
L'homme et l'orange	Serge ATAROFF	21
Sous le figuier	Emmanuel BARELIER	22
Crépuscule	Michel BOLDYCH	23
Les hommes volés	Jean-Jacques VITON	24
Métier d'homme	Gérard ARSEGUEL	25
Poètes d'ailleurs : Portugal	Egito GONÇALVÈS	26
Chroniques :		
Almanachs de poésie	Jean TODRANI	28
Sur quelques problèmes de la jeune poésie	Henri DELUY	30
Disques	Michel RAFFAELLI	32

Nous informons nos abonnés que, du fait de l'augmentation des tarifs d'imprimerie, nous portons le prix des abonnements de 500 F à 600 F.

Dépôt légal n° 29/57

PAR AVANCE

Avec ce numéro, l'Action Poétique aborde une nouvelle formule avec un esprit nouveau. Ce format réduit, qui devient aujourd'hui le nôtre, répond, aussi paradoxal que cela puisse paraître, à une prise plus étendue de responsabilités. Une haute ambition, qui peut être jugée prétentieuse, suscite ce changement de démarche.

Aussi bien est-il bon, avant de marquer nos intentions, de préciser par un bref rappel de notre histoire les origines de notre entreprise actuelle.

L'Action Poétique, qui a fêté ses dix années d'existence, est née d'un groupe de jeunes poètes assemblés en 1947 autour de la succursale marseillaise d' "Etape", avec Gérard Neveu, Guillaume Loubet et Jean Brianes. Peu après, avec l'effondrement d' "Etape" et l'arrivée de nouveaux éléments, se formait le groupe de Vauban, dans une ambiance, et avec des attaches, surréalistes. Réunis chez Gérard Neveu, poètes et écrivains — auxquels se joignaient souvent les jeunes peintres Michel Raffaelli, Louis Pons, Pierre Vitali, d'autres encore... — se livraient à la recherche d'une conception du monde satisfaisante et d'un art qui en soit l'expression. Jeux, expériences et tragédies d'une telle aventure, est-ce le mot ? sont communs à trop de jeunes depuis trente ans pour qu'il soit nécessaire de les décrire. Un tournant se produisit en 1950, souligné par l'adhésion au marxisme de plusieurs des membres du groupe de Vauban, qui prenait, en 1951, le nom d'Action Poétique.

Plusieurs bulletins ronéotypés de cette époque rassemblaient les signatures de Jean-Noël Agostini, Serge Ataroff, Marie-Thérèse Brousse, Nicole Cartier-Bresson, Gregori, Jean-René Laplayne, Guillaume Loubet, Jean Malrieu, Gérard Neveu, Keri Mirel, André Remacle et Guy Rossi. L'année 1953 vit paraître, sous le nom d'Action Politique, les premiers imprimés du groupe. En 1954, Jean Todrani, René Kochman, Jo Guglielmi et moi-même rejoignaient l'Action Poétique. En 1955, sortit le premier numéro d'un format revue : "Port et Marine". L'année suivante fut marquée par un considérable élargissement. Sembene Ousmane, Etsri, Robert Amat participèrent au numéro consacré aux "Peuples Opprimés", épuisé en quelques semaines. Par la suite, Emmanuel Barelrier, Michel Boldych, Jacques Levy, Jean-Jacques Viton, Gérard Alesguel, Pierre Guery, entre autres noms, et les jeunes écrivains occitans Serge Bec, Pierre Pessemesse vinrent apporter leur contribution à l'œuvre commune.

Cet afflux nouveau, par son importance et la diversité des positions philosophiques, politiques et religieuses qu'il comporte, aboutit au changement d'orientation dont ce numéro est la première manifestation. D'organe de combat d'un

groupe de jeunes poètes, l'Action Poétique devient un lieu d'expression et de rassemblement, ce qui ne signifie pas en colonne par deux, de la jeune poésie.

En ces temps d'urgences et d'éclairs, de promesses éclatantes à tenir, d'espoirs désormais possibles à soutenir, de dangers à tous vents mortels et d'horizons à conquérir, en ces temps de meurtres officiels et de connaissances à enrichir, la jeune poésie se doit, après les coups de lune en plein jour et les fausses naïvetés, d'assumer totalement son rôle. Savoir qui elle est. Où elle va. Le passé, immédiat ou lointain, porte chaque jour plus richement ses leçons. Mais aussi vivace, aussi chère à nos cœurs que soit la poésie des cinquante dernières années, aussi présents à notre esprit que soient les expériences et les discussions de ces dix dernières années, le moment vient où nous devons vivre sur l'avenir.

On nous dira : la poésie ne saurait parer au plus urgent, notre pays réclame autre chose que des poèmes. Peut-être même nous conseillera-t-on de nous engager. Nous pensons, avec Eluard, dont le message vers la clarté continue à mordre bien des consciences, que rien chez le poète n'est étranger à l'humain. Qu'il a sa place, et ses titres de noblesse, dans cette société où pourtant on lui fait la part si difficile. Alors que, face à nous, se déroule un drame que nos esprits et nos corps à vifs, quels que soient les nuances de nos idées, ne sauraient supporter sans souffrances, sans déchirements et sans alarmes,, alors que tant de poètes s'en tiennent encore à l'ancien exercice des mots, au divorce entre l'action et le rêve porté au rang de puissance occulte, combien de faux maudits, de faux aventuriers de l'espace intérieur, combien d'embourgeoisés dans une révolte facile, qui ne met en cause ni leur petite vie tranquille de fonctionnaires de l'absurde ni les mots qu'ils ploient à toutes les besognes ! Face aux professionnels du cauchemar, aux psychanalistes de la nuit, les jeunes poètes, ni prisonniers ni évadés, affirmeront leur présence. Certes, la situation est complexe. Nos conceptions du monde ne se rencontreront pas toujours, de même que nos conceptions du langage, mais certains actes élémentaires d'auto-défense, certains gestes de la conscience acquise sont possibles et nécessaires.

Nous ferons de l'Action Poétique l'organe de toutes les discussions, de tous les élans qui animent la poésie, de toutes les recherches. Nous approfondirons les communions, nous cultiverons les alliances, sans effacer les différences.

Nous accueillerons tous les débats, nous poserons tous les problèmes, humains, sociaux, idéologiques ou proprement techniques.

Jeunes poètes, jeunes écrivains, nous avons la parole. Prenons-la. Voici donc désignée la première de nos ambitions. La seconde tient au fait de notre position géographique, de nos contacts permanents avec les littératures occitane et catalane. La réalité actuelle de ces littératures ne peut plus faire aucun doute pour quiconque. Un des maux dont elles souffrent est, sans doute, d'être confinées dans des revues

spécialisées s'adressant à des initiés. Publiées au sein de l'Action Poétique, côte à côte avec les poètes et écrivains de langue française, les occitans, les catalans occuperont une place pour laquelle, en fin de compte, ils sont faits. Nous insisterons particulièrement sur les multiples aspects des relations entre poésies, entre littératures d'un même pays.

Marseille, métropole méditerranéenne, porte de l'Orient, où nous parviennent les cris de gestation du monde africain, la démarche soviétique, l'écho des Amériques, nous serons attentifs aux poésies, aux littératures de ces peuples. Nous pouvons déjà annoncer un numéro Sud-Américain, et nous espérons présenter rapidement un large aperçu de la poésie soviétique. Nous essaierons de pallier au mieux à la profonde ignorance du public poétique français des poésies étrangères. Une chronique leur sera régulièrement consacrée.

Vous connaissez tous, les conditions nécessaires pour qu'un effort comme le nôtre dure. Nos seuls moyens financiers se résument aux abonnements et à la vente.

Amis lecteurs, jeunes poètes, jeunes écrivains, aidez-nous ! Abonnez-vous ! Faites abonner vos amis, vos connaissances. Nous avons choisi un format agréable, qui nous permet un prix très abordable, des tarifs d'abonnement très réduits. Votre geste se joindra aux nôtres pour qu'ensemble nous consolidions les assises matérielles de notre revue. Et, par là, sa liberté.

Henry DELUY.

C'EST ICI QUE NOUS SOMMES HEUREUX

Ici, nous habitons. La maison n'est pas grande et le jardin n'est qu'un enclos, mais de tous côtés, se poursuit la charpente qui touche au ciel et libre est le regard qui saute les grilles. La terre est à tout le monde et le désir y jaillit droit.

Têtes de lignées à l'avancée des siècles qui s'inclinent sur leurs tiges, nous sommes et saluons qui s'assemblent autour de nous les arbres de la grande famille déchue des forêts, les graminées qui sont blasons des prairies océanes. Le soleil vient en voisin, s'allonge sur le banc. Il y a par là quelques traces du déluge.

Les journées sont claires. On y voit au travers jusqu'à la nuit. Tout est pur et nul ne s'en étonne. Va, petite, dit l'arbre à son ombre, mais ne t'éloigne pas. Les fleurs, les feuilles, les fruits arrivent au galop par tribus et s'installent comme campements de nomades. Le vent invente ses raccourcis dans l'espace et la guêpe derrière l'oreille brode éternellement le même sang d'un même été.

Et puis l'avenir bouge quand je te regarde.

Jean MALRIEU.

PARCE QUE TU ES BON

Parce que tu es bon et juste, parce que tu es mon frère, que mon chagrin et mon vin sont les tiens, parce que dans les yeux de la femme aimée tu vois tout un jardin bougeant dans le ciel, parce que l'herbe te bouleverse quand elle te transmet, dans sa fraîcheur unique, les pulsations du monde, parce qu'une étoile qui bat te laisse croire à une larme, et que ton chien revient tout chaud d'une course sur la route qui est belle, comme toutes les routes, parce que sachant aimer tu as su comprendre, parce que tu n'es ni humilié ni assombri, parce que tu n'as pas honte, mais que tu es fier et droit et porteur d'un jour sans pareil, parce que tu hais la guerre, camarade, mon frère, tu ne dois pas oublier, tu dois imposer ta loi et répondre au malheur. Il ne s'agit pas ici du ridicule Minotaure aux moustaches de deuil en vingt-quatre heures, ni du porc si classiquement chamarré qu'on ne devrait qu'en vomir depuis le temps qu'on en rit, ni des gueules qui les écussonnent dans une mythologie de voyous et d'imbéciles, ceux-là leur sort est fixé : la mort instantanée est ce qu'ils peuvent souhaiter de plus doux. Il ne s'agit pas non plus des serviteurs de la croix aux branches écrasées par le chaos du crime, des meurtriers qui ont souillé la neige et changé les printemps en cimetières, ceux-là, camarade, tu sauras leur enfoncer le mufler à grands coups d'essieux et de pioches, et tu trouveras dans leur pays même du monde pour t'aider.

Debout, camarade, montre la force vraie à ces impuissants cycliques dont la faiblesse ensanglante tout ce qui est beau et bon, tout ce qui vit.

Camarade, mon frère, il s'agit pour toi de nettoyer le sol où tu vis de la vermine qui le recouvre comme un tapis d'ordures. Il s'agit de ne rien oublier au jour de la vengeance. Il s'agit d'écraser les traîtres dans la boue dont ils tirèrent leur bien-être. Il s'agit de châtier ceux qui donnèrent la main aux bourreaux. Honte à ceux que ne révoltèrent point les avis affichés dans les couloirs du métro et mort à ceux qui s'en réjouirent. Car toi, camarade, tu as encore dans l'oreille le bruit des fusillades qui te privèrent de tes frères, tu as encore dans les yeux le désespoir et le malheur qui déferlèrent dans la rue.

Emprisonnés, vengez vos compagnons disparus, vengez ceux qui furent déportés, persécutés, ceux qui touchèrent au fond de la douleur. Qu'ils portent à leur tour un signe d'infamie, ceux qui supportèrent le port de l'étoile jaune, ceux qui profitèrent des ruines, des pillages et des disparitions subites. Souvenons-nous de ceux qui tendent l'oreille pour vous livrer, de ceux qui écoutent aux portes, de ceux qui donnent leurs voisins. Souvenons-nous de tous ces policiers bénévoles qui guettent le soldat malheureux, le fugitif traqué. Souvenons-nous de ceux qui étalent dans les journaux leur insuffisance,

leur dénonciation, leur prose de valets, de ceux qui mentent, ironisent et bavent à la radio pour des prix de misère réglés avec la vie des autres, et des propagateurs de leur venin, les auditeurs fervents et crétins de la "Rose des Vents". Ah ! que payent aussi cette fois la petite lâcheté, la bassesse prudente, l'opportunisme taché de sang.

Camarade intellectuel, n'oublions pas ces incorrigibles bavards, ces arrivistes miteux qui pour une place à prendre perdent ce qui leur reste d'honneur. Camarade, n'oublions pas ceux qui s'inscrivirent au parti des canailles par peur, par intérêt, ceux qui surent faire régner durant d'obscures saisons une paralysante terreur née de la faim et du froid.

Camarade, dressons-nous bientôt, car bientôt nous nous retrouverons et gardons-nous alors de ne rien égarer des merveilleux lieux communs de la nature. Ecoutez ces vocables perdus, ces lambeaux arrachés à la vie, beaux en eux-mêmes comme des aveux d'amour. Souvenez-vous que pour chacun de nous, pour nous tous, camarade, il y a l'éclat du printemps, la rousseur de l'automne, le vent dans les bois et les fantômes poignants des chairs adorées, les sables miroitants des marées basses et les chevelures dansantes des jeunes filles, la main d'un ami et la saveur d'un vin autour d'une table au soleil, le satin d'une feuille et celui de la nuque d'un enfant, l'entre-côte saignante dans la faïence et les rires dans les cuisines, la ronde des mots vivants autour d'un feu de bois, les peupliers si lents dans le ciel sur l'eau. Il y a toute la douceur de tout, toutes ces merveilles qui sont en nous et qui doivent être à nous, nous qui sommes les citoyens du monde. C'est au nom de tous ces trésors évidents, au nom de l'amour qui sort de tout cela comme une inondation, au nom du plaisir, au nom de toutes ces forces qui sont faites pour s'aimer, au nom de tous ces hommes qui se comprendront quand ils vivront mieux, qu'il faut être dur et sévère, qu'il faut punir, qu'il faut châtier tous ceux qui tentent de s'approprier ces biens en échange de la sueur et du sang des autres, afin que nous ne soyons plus dépaysés parmi les fleurs à leur tour éblouies, que ces trésors soient notre apanage et qu'on ne nous les prenne plus.

Paul ELUARD.

(Ce texte de Paul Eluard a été enregistré clandestinement sur disque, dans les studios de la Radiodiffusion Française, à la fin de 1943. Il a été publié pour la première fois dans « Les Lettres Françaises » du 5 décembre 1952.)

DEUX MADRIGAUX POUR LA DUCHESSE D'AOSTE

Tu es si jeune, tu t'en vas si légère
Au devant de ton destin douteux,
Que si tu n'étais pas une
Princesse, tu serais une jeune fille.

Trieste, 1934.

Je pense à tes mains, tes belles mains.
Pour les faire, il a fallu deux mille ans
d'histoire de France. Le destin
rompt les fils du destin. Tu es retenue
comme otage — dit-on — par l'Allemand
à la panse difforme, au squelette
abhorré.
Peut-être un triste orgueil te soutient-il à peine.
De toi je ne sais, je ne veux pas savoir autre chose.

Florence, 1944.

Trad. G. MOUNIK.

L'ARBRISSEAU

Aujourd'hui le temps est à la pluie.
Le jour semble une soirée,
le printemps
un automne, et un grand vent dévaste
l'arbrisseau qui — sans avoir l'air — tient bon ;
il a l'air parmi les plantes d'un tout jeune homme
trop grand pour son âge trop vert.
Tu le regardes. Tu as pitié
peut-être de toutes ces fleurs candides
que la bise lui arrache ; et ce sont des fruits,
ce sont les douces conserves
pour l'hiver ces fleurs qui tombent
parmi l'herbe. Et ta vaste maternité
en souffre.

Trad. H. DELUY.

Umberto SABA,
"Canzoniere".

(1) La collection Seghers "Autour du monde", qui se présente comme une somme des plus grands poètes étrangers, ne compte à ce jour aucun poète italien. Nous reviendrons sur certains aspects économiques de la traduction en France.

UMBERTO SABA PARMİ NOUS...

...trop tard parmi nous pour qu'il le sache, lui, un des plus grands poètes italiens modernes, qui aima si profondément notre pays, et qui en fut presque totalement ignoré (1).

Saba est né à Trieste en 1883. Il y est mort en août 1957. Etudes commerciales, puis collaboration à différents journaux et revues. Il acquiert une vaste culture d'autodidacte. Après la première guerre mondiale, il s'installe libraire à Trieste. Fier opposant au régime fasciste, Saba s'exila quelque temps à Paris, mais il ne put y tenir et regagna sa patrie. Pendant la dernière guerre, il dut fuir Trieste et se cacher à Florence jusqu'à la Libération ; il rejoignit alors sa ville natale.

Umberto Saba publia ses premiers poèmes en 1911. Depuis lors, et jusqu'à sa mort, il mena son œuvre à bien, sans ostentation, presque en silence. En 1945, il rassembla ses poèmes en un seul recueil : "Il Canzoniere", qu'il continua à enrichir.

Sa poésie prend une singulière résonance à cette époque où les jeunes s'interrogent, face à tant d'aventures chaotiques, d'expériences formelles, sur le rôle véritable de la poésie, sur le sens de la recherche, sur leur responsabilité devant le langage et devant les autres. Le message de Saba est tout de simplicité réelle, qui n'exclut ni la profondeur ni la grandeur, bien au contraire. C'est le pas à pas des sentiments du poète devant lui-même et devant le monde jusque dans ses manifestations les plus quotidiennes, les plus intimes, avec un respect de la réalité objective. Une expression sensible de l'homme digne de son passé, consciente de son avenir.

Umberto SABA

L'EQUIPE LOCALE

Moi aussi je vous salue dans la foule
maillots à la hallebarde rouge.

Vous êtes ceux d'ici,
Tout le monde vous aime.

Moi aussi, tout vibrant, je suis votre jeu.
Sans le savoir, sur la pelouse,
à l'air, aux soleils blancs d'hiver,
vous dites des choses antiques,
des choses merveilleuses.

Les angoisses,
qui font les cheveux blancs d'un seul coup,
comme c'est loin de vous ! La gloire
vous accorde un sourire
fugitif : ce qu'elle a de mieux. Entre vous
ce sont des embrassades, des gestes joyeux.

Vous êtes jeunes.
Une mère vous suit des yeux bien vivants.
Vous avez le vent pour vous. Le poète
vous aime pour tout cela,
autrement que les autres,
mais avec autant d'émotion.

Trad. G. MOUNIN.

qu'ils le mettaient dehors, dans la cour, pour qu'il ne fût plus là à les regarder. On l'entendait, en effet, frapper à la porte et les appeler d'une voix geignarde. Mais bientôt c'étaient d'autres refrains. Le fils chamaillait de sa voix rauque, la femme sifflait plus haut toutes les horreurs qu'elle avait pu recueillir dans sa tête fêlée de pauvre, et les coups commençaient à pleuvoir. Ils pleuvaient comme une averse de soleil, ou comme le désespoir fou de la misère tombe sur les épaules de l'homme. Dans la Traverse plus personne ne bougeait. Les réflexions moqueuses cessaient, les regards restaient fixés au sol. On se demandait s'il fallait y aller, ou espérer. Et l'on entendait quand la bagarre faiblissait, le Vieux, toujours dans la cour, qui ronchonnait, qui soufflait et qui commentait éternellement avec une âpreté qui faisait mal, tant on sentait dans cette ironie la dernière de ses protections contre la ruine d'une vie trop longue : « Le cinéma ! Maintenant nous avons le cinéma ici ! »

Quand les Allègre se houspillaient, ma grand me poussait dans le jardin. Toutes les maisons de la Traverse avaient, par derrière, une cour, un morceau de terre trépiquée, un carré de trois mètres sur trois où l'on étendait. On y arrivait par un couloir ridiculement étroit. Mais chez le cordonnier, c'était un jardin : quatre dahlias, autant de cosmos qui grimpaient pour chercher la lumière, attachés à des cannes. Ces cosmos, ces dahlias, aux yeux d'un enfant de cinq ou six ans pouvaient passer pour des arbres. Leur touffe haute prenait des airs de futaie exotique, sur une île perdue dans la mer un bouquet de palmiers. Là je jouais. Le jeu était solitaire, profond et continu. Je le reprenais à tous les moments où la maison se reposait. C'était le rêve d'une terre lointaine où vivait Robinson. Dans les après-midi d'été, lentement, l'oublié du monde de quelques planches et d'une toile bâtissait sa cabane. Tous les enfants ont joué à Robinson. Mais il est étrange d'y jouer entre des murs, dans un trou d'ombre si petit, entre des fleurs qui deviennent des arbres. D'y jouer immobile, les yeux cloués à des paysages imaginaires, et l'Océan est là qui flatte les pieds nus du joueur... Tous les bruits passent très haut dans le ciel, bien au-dessus du jardin ; en en saisit un, plus lourd que les autres, qui tombe, semble-t-il, un peu, pour s'offrir. Ce bruit devient menace — cris de sauvages, rugissements de bêtes, — ou souffle consolant d'un vent de Moussons. Avec les bruits aussi je jouais, et même avec les braiements des Allègre. Les murs étaient les frontières d'un enchantement ; rien ne les traversait qui ne se changeât aussitôt en fruit des désirs, en dentelles des songes. Et les jours de mistral le grand pin voisin craquait comme un mât dans le vent du large.

Parmi tous ces bruits un seul restait pour moi ce qu'il était, une éternelle musique qui coulait de la seule maison d'un étage qu'il y eût dans la Traverse. Une musique languissante. Elle cessait quelques instants à peine, puis recommençait. On sentait bien que le musicien jouait sans science, selon son caprice, tout au long des refrains entendus un jour et dont il faisait des scies plaintives. Il jouait d'un instrument que je n'avais jamais vu : un saxophone. Il en jouait mal, mais sa bonne volonté était si grande qu'elle vous blessait au

LES CHEMINS DE LA SEVE

"Les Chemins de la Sève" sont ceux que suit, à rebours, un homme de trente-cinq ans, que des souvenirs remontés font scudain la proie de son enfance. Tantôt abandonné, tantôt luttant, il se trouvera enfin écrivain d' "oc"...

C'était au-dessus de Nîmes, à l'endroit où la ville s'efface devant la garrigue des mazets. Une rue qui grimpe tordue entre ses rez-de-chaussée et un figuier, mal goudronnée et sotte, assommée de soleil l'été, parcourue des bises d'automne, échevelée de mistral pendant tout l'hiver où le linge étendu fait des efforts ridicules pour s'arracher aux fils de fer. Là, au plus haut, s'ouvre la Traverse. On l'appelait ainsi, bien que ce fût plutôt une impasse. Elle ne menait qu'à une muraille de jardin, protégée par le geste d'un grand pin sonore. Quatre maisonnettes de chaque côté, peintes en bleu pâle ou en ocre. Antonin, mon grand-père, y demeurait...

Y demeuraient aussi les Allègre. Il y avait le Vieux, soixante-dix ans, un des derniers "rachalans" que j'ai connus. Tous les matins il partait avec son ânesse, qu'il appelait évidemment Nine, pour le mazet où il possédait des oliviers, sa vigne et quelques choux. C'était lui qui disait : « Dans ce terroir, pour que le légume ose y pousser, il faudrait y étendre d'abord trois doigts de terre, trois doigts d'eau, et trois doigts de merde ». Pourtant il en vivait, de son mazet, en y ajoutant des lapins, ceux qu'il élevait à la Traverse, et ceux qu'il prenait au lacet dans ses courses vers Russan. Il était veuf et s'était "mis" avec une femme jeune, un souillon qui tous les soirs, dès son retour, l'assommait de cris.

L'affaire se gâtait deux fois par semaine, quand le Fils venait les voir. Le fils d'Allègre, un homme de quarante-cinq ans, mais vous lui en auriez donné soixante au moins, toujours plié dans une capote bleue de soldat, qui s'ouvrait lorsqu'il ne la tenait pas sur sa poitrine noircie de soleil et de terre. Certains disaient que la guerre, et d'avoir été prisonnier en Allemagne, cela lui avait levé l'idée. D'autres qu'il avait fait des années de prison. Mais surtout qu'il ne pouvait pas garder d'emploi, se saoulant comme il se saoulait, à mort. Deux fois dans la semaine, donc, il arrivait, une bouteille dans chacune des poches de sa capote, et la danse commençait. Dans la Traverse les femmes se mettaient à la fenêtre, après avoir fait courir les enfants. Mon grand-père le cordonnier tendait l'oreille entre deux coups de marteau sur la semelle. Tout d'abord un tumulte de voix grasses ; la poêle chantait sur le feu, les verres tintaient. Puis ça s'apaisait. « Ils ont fini le vin », disait-on. On imaginait une tièdeur de fumée de vin et de fumée d'huile dans l'étroite cuisine, un sommeil de bêtes repues. Peut-être des délires de la chair, tristes et mous. D'aucuns affirmaient que la femme et le fils se donnaient du bon temps, et que le Vieux laissait faire.

de l'homme, le métal du saxo qui luisait, et au-dessus de la bouche une chose horrible. Le manque, oui ! Un mélange de chair sans forme, bouffie et rose ; on n'y discernait presque pas la place où brillait autrefois la vie du regard. Les orteils de l'enfant se crispaient, une nausée tordait son ventre. Il dut faire un peu de bruit : l'autre s'arrêta de jouer, tourna le visage vers lui, comme s'il voulût le voir. Et dit : « Il y a quelqu'un ? » Comment j'eus la force de m'avancer, maintenant je me le demande. Le fait est que je m'avançai, que je dis mon nom : « Le petit du cordonnier.. Tu es un brave enfant. Je ne te fais pas peur. Assieds-toi donc ici ». La fenêtre était ouverte. La lumière du soir entrait, mordorée, poussiéreuse. On voyait les toits de la Traverse, le petit jardin du grand-père comme un trou qui lançait ses quelques fleurs rondes, et toute la ville plate sous la flamme solaire, la campagne, aussi plate que la ville, enfin à l'horizon le fil bleu des Alpilles. « Dis-moi, petit, dis-moi ce que tu vois. » Et je dis les toits, le jardin, la ville, la plaine et les Alpilles. L'homme se remit à jouer. Sa musique n'était plus aussi triste, elle dansait parfois ; on croyait qu'elle allait rejoindre un air connu, de ceux que la mode promène les dimanches d'été aux faubourgs des villes paisibles. « Dis-moi, fiston. Si tu n'as rien à me raconter, dis-moi l'horizon. Il doit être plus sombre, plus épais que tout à l'heure, pas vrai ? »

Quand la mère de Ponge revint, elle les trouva tous les deux, l'enfant et son fils, debout devant la fenêtre, devant le couchant. La Traverse commençait à remuer. Une femme grondait un gamin qui faisait par jeu aboyer un chien. On entendait ronchonner le vieil Allègre : « Nous avons le cinéma ici. » Le monde devenait saignant et doré. Le musicien gardait son instrument collé à sa bouche, et souvent il en faisait jaillir un commencement de mélodie : *Sous les Ponts de Paris* ou la Romance de Maître Pathelin. Pierre pleurait en reniflant. Il lui tardait de partir. Il avait peur que l'on s'inquiétât chez lui de ne pas le voir revenir. Et il rêvait d'un pays où il n'y eût pas de guerre, pas de pauvre homme veuf de son regard, pas de Traverse, pas de misère. Une fille perdue à la mer, heureuse, paresseuse, noyée dans le soleil.

Robert LAFONT.

(Traduit de l'occitan par l'auteur.)

cœur. Un jour je demandai à mon grand-père qui était cet homme qui n'avait rien à faire qu'à jouer pour lui-même. « Le pauvre ! C'est le fils Ponge ! » Et le cordonnier s'inclina, fouilla dans une boîte pour pincer quelques semences, qu'il mit dans sa bouche. Il réfléchit un moment. Une grosse tristesse gonflait sa poitrine : « Que veux-tu ? Il n'y voit pas. Alors il fait de la musique ». Le fils Ponge ! Il n'y voit pas... Voilà bien des difficultés pour un enfant. Comment savoir ce que c'est que vivre sans cette présence dans le regard de la grenouille dans son bocal, du tableau au mur, du vieux qui frappe sur la semelle ? Pierre essaya de fermer les paupières. Mais ça n'était pas ça ! Il gardait le souvenir si frais de chaque chose qu'il aurait pu marcher sans rien renverser entre les meubles de la pièce. Quelque chose d'autre, ne rien voir ! La nuit ? Peut-être la nuit... Mais dans l'obscurité il y a toujours quelque lumière trouble qui plane, un reflet de l'ampoule électrique du coin de rue, qui glisse par la fente des volets. Alors ? Et cette musique maladroite dont le grand-père dit qu'elle vient de la misère, comment la comprendre ? Qu'en faire pendant les après-midi d'été, où peu à peu elle vous amollit le cœur jusqu'à vous faire pleurer, on ne sait pas pourquoi ?

Ce ne fut pas la pitié qui me poussa, mais un énervement, une curiosité. Je demandai d'abord ce qui lui avait levé la vue, au fils Ponge. La guerre ! Mais qu'est-ce que la guerre ? La grand-père dit : c'est quand les hommes se battent. Mais chez les Allègre aussi on se bat. Ça n'est pas la guerre pourtant. La guerre est une brûlure affreuse qui peut sécher toute l'eau qu'il y a dans l'œil. Une fois je rencontrai le fils Ponge qui sortait avec sa mère, une vieille au visage franc, bien peignée. Je fus surpris : un chiffon noir, comme un masque, lui cachait les yeux. Depuis le nez jusqu'au front le fils Ponge était invisible. Un manque terrible était sur ce visage.

Je n'y tins plus. J'attendis quelques jours pourtant. La musique coulait toujours de la fenêtre, s'étalait dans la chaleur sur les toits pâles, semblait se ralentir quand elle passait sur le jardin. L'homme jouait *Sous les Ponts de Paris* ou la Romance de Maître Pathelin, des airs pauvres qu'il appauvissait encore, ne les sachant pas vraiment, les refaisant à sa manière. Et soudain, — c'était un dimanche, vers le soir — il y eut un long silence. Puis le sapho éleva un air mystérieux, infini, soutenu jusqu'à faire souffrir l'oreille. Et les notes roulerent douloureuses, sans qu'on pût y reconnaître une mélodie. L'enfant comprit que ce n'était plus une musique de chanson, mais une voix bien plus intime, et désespérée. Un cri de l'âme. Un appel. Dans tout ce calme creux de la Traverse, il n'y avait donc personne pour entendre ? Personne n'irait vers cette solitude qui gémissait ?

Je filai dans mon couloir. A la Traverse le soleil éblouissait. Je me collai aux murs, découvris la porte. Je la poussai. Un escalier obscur. Je montai. Une autre porte, à demi ouverte. J'avais quitté mes espadrilles. La musique coulait toujours, respirait, hoquetait, s'étranglait et montait de nouveau, affolée.

Je vis alors. Dans l'étroite cuisine la stature large, immense

qui explique sa syntaxe parfois rugueuse, ses ellipses, ses courts circuits, l'emploi d'épithètes audacieux, l'élargissement du sens des mots qui, en plus de leur sens commun, deviennent signaux de balisage et parfois mots de passe et symbole.

A ce stade-là, le poème devient un être indépendant. Il a ses loi, ses pudeurs, ses exigences, son sang secret. Car dans le poème, dans son intérieur vit un autre poème, peut-être un être fabuleux. Il est difficile et proche à saisir, celui qui se cache. On sait seulement qu'il est passé à quelque frémissement du feuillage du langage.

Eh bien ! chez Todrani, il y a cette lente approche du dieu, cette chasse à la réalité, il y a cette présence.

Un poème de Todrani, très simple en apparence, si simple que l'on pourrait s'y tromper, répond à toutes les exigences et les rigueurs.

*Quelle chasse est ouverte,
les cœurs minutieusement
se sont couverts de toits roses
entre les parcs muets ?*

Comment faut-il l'entendre ?

Il s'agit de l'espace à déchirer... .

Comment le regarder ? Sur toutes ces faces. Pour ce qu'il dit et ne dit pas. Son poème est épineux, baroque ; il faut tenir compte des marges qui l'entourent, de ses blancs, de ses défaillances, de ses chances, du lieu où il naît au lieu où il est promis, de ses contractions de langage qui sont signe de richesse.

*Si tu ne rends compte, acte pour acte,
du drame joué entre chambre et buffet...*

Le poème de Todrani est à l'écoute des grandes rumeurs. Il faut aussi le sentir, le palper, le toucher, flairer son fumet de pierre de silex. Car Todrani est un primitif, un désarmé qui forge ses armes, ses outils. Il faut lui laisser briser les gangues, les glaises, les nuits. Le poème de Todrani est un fruit de mer, un coquillage. Laissons faire l'écailleur. Concentré sur le fond de la réalité humaine, ce n'est point à une quiétude égoïste qu'il accède. Le bonheur, l'amour, ce n'est point en son nom seul qu'il le réclame, le promet ou le possède. C'est vers une quiétude armée et plus grande, dans laquelle toutes les énergies sont en activité.

Poète de la solitude perpétuellement dépassée, Todrani ouvre ses écrans de nacre sur une mer intérieure en relation avec les grandes marées. Il ouvre sa nuit où dort, la perle marine, où se lève, l'aurore, de ses feux, naturellement orientée.

Jean MALRIEU.

AUTOUR DE JEAN TODRANI

Courtes rames, front fermé.

La démarche têtue, volontaire, prudente, retenue, angoissée. méfiante, minutieuse de Jean Todrani m'est étrangère, me heurte, m'irrite. Mais énigmatique, secrète, dramatique, elle me touche, me séduit, me plaît. Où Todrani cherche, recherche, peine, lime, forge, se blesse, je me suis déjà confié et abandonné — c'est dire que nous ne nous ressemblons guère. Mais opposés comme des couleurs, nous nous retrouvons complémentaires. Dans la vie nous sommes amis.

Ne sommes-nous pas d'accord sur le problème du langage, c'est-à-dire sur l'essence même de la poésie ?

La Parole est le bien de l'homme. Il la prend, en assure la maîtrise, la contrôle à deux fins. La parole est à la fois le lien qui nous met en communication avec les autres hommes et celui qui nous relie au cœur de l'être. La parole a deux épaisseurs, deux volumes. D'un côté, elle témoigne de l'être vivant, social, elle raconte, elle décrit, elle rend compte de l'événement. Elle est dans un temps historique. D'un autre, elle naît de l'expérience vécue de l'individu, tient compte de l'héritage de l'homme, de sa condition depuis la création, elle transcrit sa nuit informe intérieure en exprimant ses peurs, ses vœux, ses désirs...

La parole du poète, le poème, fait l'accord de ces deux temps : l'historique et l'universel, et prend un sens absolu qui fait vibrer à la fois cordes communes et cordes fondamentales. Le sens des mots court de l'un à l'autre, leurs sons, leurs couleurs, leurs registres, leurs tonalités, leur qualité se répandent en ramifications, en variations et accordent monde visible et monde informé.

Réussir cette harmonie, cet équilibre demande soins, exigence et attention. Les mots qui les apportent, les contiennent sont à la fois des véhicules musicaux et colorés. De même que dans un tableau, les couleurs varient d'intensité selon leurs rapports, dans une symphonie, les thèmes s'enlacent ou se repoussent, de même les mots du poème changent de sens et de valeur suivant la place, l'utilisation qui leur sont assignées.

Car le langage du poète ne saurait rester superficiel et appartenir seulement au monde visible des images. Il suggère, explique, commente, enrichit, approfondit le réel. Et le poète qui veut unir dans le temps parfait du poème les deux mondes, se trouve alors obligé, paradoxalement, pour en faire la synthèse, de briser ce qui risquerait, au détriment d'une dimension, de diriger de l'extérieur son entreprise. C'est ce

L'AIR DU TEMPS

Qu'apporteras-tu de ton temps, poème,
tu parles de l'immense anonyme,
des chagrins qu'un Sphinx pourrait porter,
et des théâtres d'ombres.

Ne vois-tu pas les Princes
traversant les rues
tous les Princes de ce jour ?
dont on te demande la lignée
et les servitudes, si ce n'est l'Empire ?

Dans ton tissu pourraient voguer
toutes les voiles,
se découper tous les cieux,
mais de ce temps, sais-tu,
la navigation est plus savante.

Si tu ne rends compte, acte pour acte,
du drame joué entre chambre et buffet,
tes enfants seront aveugles
tenus à leur jardin muet,
dont la terre est vingt fois morte
dont les fleurs sont de papier.

Poème de papier,
je trouerai deux yeux en ton cœur
pour y laisser vivre
l'air de notre temps.

TRANCHER

Ce matin ce n'est pas le coq
qui viendra accrocher
un soleil vermillon
dans nos rêves dévastés.

Non, pas le coq brillant
sur la pointe des vagues
ou la cime des frontières.

Quel coq contrefait
quel oiseau de lenteur
fera résonner ce ciel battant ?

JE TE PARLE

Je te parle de ces graines
qui ne trouvent à fleurir
qu'entre tes doigts déliés.

Je te parle de ce corps
qui ne trouve la nuit
qu'aux rives de ton souffle.

Je te parle de ces mots
qui ne trouvent leur espace
qu'en ta maison.

Je te parle de cet amour
qui ne trouve sa discipline
qu'aux promesses de combats.

JUGEMENT

Les chiens piétinent
le duvet des clairières
où nous avons joué.

Les maisons étaient blanches
entre le bleu des rues
maintenant sous l'eau grise.

Les juges sur les sentiers
cherchent une enfance fautive,
nous ne connaissons pas nos armes.

Nous nous sommes servi
des filles et des fleurs
jusqu'à ce désert accompli.

Les chiens piétinent
les gibiers de l'imaginaire,
Il nous faut ensemençer.

Ce n'est pas l'oiseau musclé
arpentant les stades crayeux,
ce n'est pas l'oiseau criard
plongeant aux cours de l'usine.

Non, pas l'oriflamme
sur la pointe des piques
ou le front des bateleurs.

Quel avion désuet,
quel arpenteur de sépulcres
nous offre la vieille journée
de sang ranci et de gloire ?

Ce matin, ce n'est pas encore l'homme
qui viendra semer son courrier
à l'oreille pressante du dormeur
passant d'un rêve à l'autre.

Non, il n'est pas encore libre
cet enchaînement de jours
bridant la lumière apprise.

Quelle lame nous ouvrira
ce vallon saturé de fleurs,
d'eau et de bonheur géant
sinon notre férocité ?

Jean TODRANI.

Jean MALRIEU

LES POCHEs DU SOLEIL

Le soleil avait laissé sa veste sur la haie à côté de celle du cantonnier. On y plonge la main, on tire un fil, tout suit. Qui résisterait au poids de paille des prairies ? En remontant le temps on a retrouvé la balle bleue perdue sur le toit, la robe de l'an passé toute envahie de marguerites, mais elle était devenue paysage et la balle saisie au bond par le ciel, qui la contient, qui la retient, petite image de la terre et de la joie ?

Ceci se passait sur une route de campagne. Nous nous hâtions, voleurs de feu. Mais allez donc remettre en place l'espace, courir après les herbes, les gerbes, les forêts, les fourmis, les minutes noires du cadran ! Une vie d'homme ne suffit pas. Et le soleil qui s'avavançait vers nous ! Et nous, éperdus, qui nous affolions dans la création !

Jean MALRIEU.

KOTHJ-BARMA...

N'importe quel peuple qui se voit divisé, perd sa grandeur ; divisé par la force, aplati par les croyances, tel un champ inondé où meurent les cultures et se fanent les fleurs avant d'éclorre. De ces temps heureux, détériorés à présent par une force, le Sénégal comme ailleurs possédait des Rois, des Princes ; des ducs, des bourgeois et, bien entendu, des serfs et des artisans. Des hommes simples ont laissé des noms et un passé digne d'être conté.

Le nom de Kothj-Barma restera le grand témoignage d'un peuple à son fils. A chaque instant du jour et de la nuit, aux palabres les plus nébuleuses, on ne manque jamais d'évoquer son nom. Le vent qui ratisse les souvenirs ne fait que transmettre ses dits, de génération en génération. Et ce vieil homme vivait stoïquement au temps des monarques déchus. Le malheur pour nous (Africains) est qu'on ne parle que de sa vieillesse.

Chaque matin, comme tout sujet, il était accoutumé à rendre visite au Roi. Ce matin-là, Kothj-Barma se présenta à la cour, la chevelure partagée par quatre tresses... (Or, l'exclusivité des nattes était réservée aux femmes.) Les courtisans furent ébahis par cette extravagance. Chacun regardait son voisin en pensant... « Qu'est-ce qui est arrivé à Kothj-Barma » ?

Pour ne pas rester le dernier à le savoir, le souverain demanda :

— Qu'as-tu sur la tête, Kothj ?

— Sire, si tu sais la signification de mes tresses, libre à toi de me tuer ?

Il n'y a pas de plus grande offense que de tenir un tel langage devant un seigneur despotique, et qui passe pour le père du peuple ; pour celui qui sait tout. Et de plus susceptible que celui-ci, on n'en trouvait pas de pareil à cent lieues à la ronde. D'autant plus que, quelques jours auparavant, Kothj-Barma avait dit devant l'auditoire :

— Il y a trois êtres qu'il ne faut jamais contredire : un fou, un soulard et un roi.

Tous en avaient ri. De là, vexé, le seigneur guettait l'occasion de venger son amour-propre blessé.

Lorsque la foule eut disparu, le roi fit venir l'épouse du vieil homme. Il lui proposa un andart d'or, à condition qu'elle lui dévoile le secret des tresses. La tentation du métal jaune fit son effet. Quelques jours après, la femme questionna son mari ; celui-ci ne confiait pas ses secrets à son épouse.

Il riait lorsqu'elle lui demandait des explications sur sa coiffure. Obstinée, elle finit par savoir. Ravie de son écuelle en or, l'épouse s'empressa de divulguer le mystère. On fit venir Kothj-Barma. Pour bien marquer ce jour, il voulut se vêtir d'un caftan de son fils adoptif, mais ce dernier refusa de le lui prêter...

— Kothj. dit le roi à son approche, tu avais dit, ici, que lorsque je saurai la signification des touffes, libre à moi de te tuer.

— Oui... J'écoute !...

— Ainsi, la première de devant signifie : aime, mais ne te fie jamais à une femme...

— Vérité vrai... c'est ça. Car, si une femme mérite d'être aimée, on ne doit rien lui confier !... La preuve ? C'est que la mienne est venu me vendre.

— Celle de derrière, poursuivit le roi : un beau-fils n'est pas un fils...

— Une autre vérité... Dès que le mien a su que je risquais ma tête, il m'a dévêtu, de peur que mon sange tache son étoffe.

— Celle de droite, la troisième : un roi n'est pas un parent.

— Crois-tu que si on avait le moindre lien de parenté, tu penserais à me tuer ?

— Et la quatrième : les vieillards méritent d'être gardés. Après cela, le paisible Kothj-Barma n'eut rien à dire. Sa fin fut décidée sur l'heure.

Les notables prirent position en allant voir le monarque, qui s'était retiré dans ses cases. Ils finirent par le persuader de revenir sur sa décision, en lui disant qu'il serait stupide de faire mourir cet orgueil de leur canton. Puis, ils allèrent annoncer le pardon du roi à Kothj-Barma, qui dit :

— Les vieillards méritent d'être épargnés... Sachant bien au fond de lui, ce qu'il leur devait...

« Si un jour, tu vas au Sénégal, tu remarqueras le crâne des petites filles rasé, à l'exception de quatre touffes. Des générations ont été coiffées de même. Leurs formes varient selon les goûts des artistes, mais les préceptes demeurent... »

Sembène OUSMANE.

Jo GUGLIELMI

LE PRIX DE VIVRE

Le bonheur n'est pas un chantier
Interdit au public
Et pourtant...

Chaque matin
Le pain est plus cher
Le café plus amer,
Le lait moins blanc.

La nuit sur les murs
La paix s'écrit à la chaux.

COUTE QUE COUTE

le fer est engagé
les cartes sur table
le pain dur sur la planche
sera mangé quand même.

Juillet 1957.

CES TOITS

Ces toits qui prolongent mes fenêtres,
Jusqu'aux montagnes,
Jusqu'à la mer,
Ces toits ravinés de lumière,
Roses de pluie.

Ces toits où le vent
S'arrête et rebondit
Comme une grande voix,

Ces toits où la glaise pétrie
Viellit comme un visage,

Ces toits où de rares oiseaux
Font escale,

Ces toits
Où nos regards
Vont à la promenade
Auront un jour des rues
En habit des dimanches.

Ces toits
Qui emportent nos yeux
Au delà des nuages,
Au delà des lumières éparpillées,
Ces toits qui moutonnent
Servent, ce soir, de pâture à notre espoir.

Juillet 1957.

INSTRUCTION TACTIQUE

Je m'en vais, le gosier plein de mots,
Un oisillon porte mes yeux à la tête des pins.
Ici on nous apprend la guerre,
On nous apprend à voir sans être vu.

A flanc de coteau,
Dans les vallons qui s'ouvrent,
Ce matin d'hiver fume et ruisselle.

Les nuages crèveront-ils ?
Un chien aboie.
Le houx, les pierres me font face,
Les pies ont un vol de crécelle,
Le mistral se jette sur moi.

Je vois sous le regard de bois des fermes closes,
Dans les plantes qui cherchent l'eau,
La terre rare et les racines nues.

Le gosier plein de mots,
Je lis les heures à la lumière...

Là-bas, derrière les collines de l'est,
La ville est toute à son travail,
Ici on nous apprend comment il faut tuer.

(Camp de Carpiagne, hiver 1955-56.)

JO GUOLIELMI.

*I fuzzy Ternet
Comrade d'un combat
Combat. 9/11/56*

L'HOMME ET L'ORANGE

Il ne restait plus qu'un homme dans le désert, un homme et une orange. L'homme était assis et regardait l'orange. Si un lama était passé par là il n'aurait vu qu'une orange. L'homme était assis et regardait l'orange, assis sur une pierre, l'orange dans sa main. Il ne restait plus qu'un homme dans le désert, l'orange avait toujours été là. Le soleil passa cent fois sur leur tête. La lune se promena cent fois aussi. La robe de bure du soleil était trop lourde. La robe d'étoiles de la lune était trop légère. Mais l'homme dans le désert qui regardait l'orange, regardait l'orange. Il regardait l'orange avec ses yeux, il regardait l'orange avec sa main, il la regardait avec le soleil, il la regardait avec la lune, avec les pierres, avec les creux des pierres. Le soleil était passé cent fois avec son manteau de plomb nickelé. La lune était passée cent fois aussi avec ses étoiles comme un squelette. Il ne restait qu'un homme qui regardait l'orange. Alors comme il était seul, très seul, et tout seul, il la regarda encore plus fort. Et comme son regard devenait plus chaud que le soleil, plus terrifiant que la lune, plus dur que les montagnes de silex, l'orange s'écorça d'elle-même et son jus coula dans la main de l'homme et le regard de l'homme devint plus luisant que le jus de l'orange. Et comme le jus coulait sur le bras de l'homme, il y porta la bouche. L'homme et le jus de l'orange dans le désert. Jamais orange n'est si belle qu'en donnant son jus. La beauté n'est jamais si heureuse qu'en étant bien bue. Et l'homme qui buvait depuis trois jours, s'endormit enfin en laissant choir l'orange qui abreuva le sol. Quand au bout de trois jours l'homme s'éveilla son corps baignait dans la mer et sa tête reposait sur la grève. Alors il se leva, regarda tout autour de lui et tint un grand discours en deux éclats de rire. Puis il marcha vers le soleil, cueillit une orange, l'écorça et se remit à marcher en mangeant les tranches qu'il détachait deux par deux.

Serge ATAROFF.

SOUS LE FIGUIER

Un hiver a brûlé la pointe des rameaux
sans hélas pour cela faire éclater la pierre
prison de ses racines.

La revie d'un début est toujours difficile
et le printemps passa, dévasté, tout austère,
sur une seule feuille, sans tendresse, ni souris.
endurcie au berceau par un vert déjà vieux.

Comme antan, le jeune arbre ne fleurit pas.

Lors une sève épaisse, comme tout étirée,
chercha la voie des veines vides et rétrécies,
elle assouvit le bois.
Mais l'écorce a gardé l'aspect d'un fer forgé
tout recouvert de cendre.

Il est ainsi des êtres qui n'auront pas de fleur.

Ils sauront cependant gagner un souffle pur
et sentir à frisson le varié des vents,
ou le courant des fleuves.
Ils auront des poumons, ils auront des enfants.

Les figues mûriront sûrement cet automne,
saison des sucres faits à couleur et mature,
elles mériteront respect de la plus belle nature,
et la dernière goutte de sang qui les nourrit,
sera fluide et légère comme une paix qui dure
et une mère jeune.

Ah ! grâce !
O amoureux pubères, ne soyez pas faciles !
Ne gravez pas vos noms comme des arrivés
sur l'écorce d'un arbre qui s'est faite à l'épreuve
et à la dureté.

La saveur de la goutte suintant après l'entail
vaut mille fois le prix de vos amours banales
et ce sang neuf, mystique, ignoré de vos sens
est le seul qui a pu me redonner la force
et fêter en mon cœur
une des plus belles branches
pour de prochains printemps.

Michel **BOLDYCH**

CREPUSCULE

A Jacques et Maria.

Place lumière

Les gens passent avant le travail, après le travail,
Pour voir le goudron,
Pour comprendre et pour se dire leur liberté..
L'écorce des murs, alors, suce le jour.

Place lumière

Un banc verdit.
J'ai choisi cet endroit qui t'attend pour m'asseoir.
Tu vas passer...

Sous ta robe de tous les jours,
Tu portes tes seins,
Ta chaleur saine..
Tu sens la vie qui recommence
Dans les ventres des maisons,
Sur les marches des ruelles,
Fille, tu portes...

J'ai donc revêtu ma plus simple armure,
La chemise d'asphalte,
Le pantalon couleur des foules..
Tu me reconnaitras.

Les usines, les bureaux sont vides
Et les gens parlent autour de moi.
Ecoute..
Passants et passantes nous on dit : oui.

Fille, tu sais..
Tu sais ce que je sais.

Dans un instant,
J'écraserai mon nom sur le nom de tes lèvres..
Dans un instant,
Les enfants du trottoir inventeront des rires..
Dans un instant,
Puisque je lutte parce que tu aimes,
Nous presserons le pas.

Michel **BOLDYCH**.

LES HOMMES VOLES

On a volé des hommes dans nos villes.
Femmes, il faut apprendre à crier
La honte des hommes volés...
Apprendre à crier, debout sur les quais,
La douleur de ceux qui partent.
Femmes, on vous a volé des hommes,
On vous a volé vos sourires,
On vous a volé vos forces
Et les chants d'après le travail
Et même ces larmes que vous versez
Gardés pour eux comme un jardin...
On vous a volé leurs bras,
On vous a volé leurs vies,
Et l'espoir de vos quartier...
Et pendant ce temps-là,
Dans une course au soleil,
On préparait des armes
Dans une île très belle...
Une île de chaleur et de danses,
Une île de fruits et de chants,
Une île où maintenant...
Une île où passent des femmes en noir...
Une île où naissent d'étranges fleurs de fer...
Fleurs de fer pour les fenêtres,
Fleurs de fer pour les prisons.
Epines rouillées pour les sourires,
Epines dures des souvenirs...
Fleurs de fer encore
Pour tisser les montagnes
Où des hommes meurent en regardant partir
Tous les hommes volés
Vers une ville rose.
On m'a fait passer aussi
Par la porte du Feu
Et j'ai fermé les yeux
Devant l'éclatement.
J'ai vu crouler les damiers
Des rues, des places, des maisons...
J'ai vu courir sous la peur qui tombait
D'autres hommes volés
A des sables, à des rochers, à des barques...
Je les ai vu mourir
Sans savoir quoi crier.
Puis j'ai marché dedans la ville rose,
Une ville noire maintenant,
Où les arbres brûlaient.
Et j'ai trouvé, sautant parmi les trous,
Des enfants perdus qui cherchaient du pain
Et m'ont regardé venir en agitant les mains.

12-1956 Chypre - Port-Saïd.

Jean-Jacques VITON.

METIER D'HOMME

L'aube est tombée dans tes mots de lumière
avec des cris de peintre
et des décorations...

Je t'ai attendu dix mille ans

homme
monté des nuits de fer forgé
dans des insomnies de balcons...

j'ai bu à toutes les fontaines,
j'ai rêvé par toutes les rues,
j'ai frappé à toutes les portes,
j'ai dormi dans tous les jardins...

je parle
de ta maison d'écorce
dans la chaleur primale,
des insectes,
les mains grillées
de l'oubli
aux murmures de ton enfance...

je parle
d'une amitié illustre,
avec tes mots
de pain
dans l'incertitude
du vivre...

INTIMITE

Dans ta main
tu avais
liante des étoiles
une très petite douceur
à joindre
dans ma main
l'amertume
dix fois
située de mes doigts
dans ta main
tu avais
glaneuse des enfances
des rires naufragés
à la montée
des larmes
une minuscule tristesse
à questionner
tous mes silences.

Gérard ARSEGUEL.

PORTUGAL

On s'applique, et peut-être de part et d'autre, à maintenir le Portugal dans l'ignorance, cependant le passage de ces frontières de l'obscur doit se faire un jour ou l'autre. Nous l'avons tenté, plus avec les ressources du cœur qu'avec la parfaite science exigible. Le poème qu'on va lire, en quelque sorte arraché au désespoir, ce poème ne saurait nous laisser à notre indifférence. Publié une première fois dans la revue *Arvore*, en 1953, il servit bientôt de cri d'alarme et de mot de passe. Une revue d'avant-garde actuellement publiée, disons imprimée à Porto, a pris son titre pour titre de courage. Ce poème nous a paru être la meilleure introduction aux lettres portugaises sinon aux problèmes portugais que nous tenterons d'aborder d'une manière de plus en plus pressante.

Enfin, un mot sur Egito Gonçalves, poète résistant comme tous ceux de sa génération, il écrit de sa forteresse encerclée dont l'Espagne actuelle est le plus sûr glacis. Egito Gonçalves, fondateur de *Serpente*, de l'actuelle *Noticias do bloqueio*, assure la direction d'un théâtre expérimental à Porto. Tant de vigueur lucide et tant d'acharnement donnent à réfléchir. Prenons garde qu'une libération de ces corps n'entraîne pour nous la découverte de terres inanimées, je veux dire dépouillées de leur âme...

Jean TODRANI.

DES NOUVELLES DU BLOCUS

J'emprunte ta neutralité, l'ovale
de ton visage et ta claire beauté
pour faire passer des nouvelles du blocus
au continent, aux veilleurs dans l'anxiété.

Tu leur diras de cœur ce que nous souffrons,
nos jours qui nos cheveux blanchissent,
tu leur diras l'émotion et les mots mêmes
que nous serrons, contrebande, en ta chevelure.

Tu leur diras l'échafaudage de notre haine
étayant notre résistance alentour,
unique planche pour dormir notre nuit
étoilée de famine et de chagrins.

Ta neutralité pourra franchir
la barrière des postes frontières
et ton sac emportera des photos,
un plan, deux lettres, une larme...

Tu diras comment nous œuvrons en silence,
bouchées de silence, et pour la soif
gorgées de silence, flottaison et notre mort
crevés par le dur et violent silence.

Et puis va, alerte d'une torche
ceux que tu croiseras hors les murs,
apprends-leur ce monde où nous tournons,
toute poésie massacrée, terreur aux reins collée.

Et puis va, répète aux journaux du matin,
ou grave au vitriol sur les grands murs
ce que tu as vu, ce que tu sais, ce que j'ai dit
entre le dernier bombardement et l'attente.

Mais dis-leur que se maintient irréductible
le secret des tours qui nous projètent,
à leur sommet oscille une fleur de lumière
hurlant son nom incandescent et pur.

Dis-leur qu'on résiste dans la ville,
défigurée par les blessures de la grenade,
et, que l'eau comptée, les vivres réduits,
monte la rage
l'espoir se multiplie.

Egito GONÇALVES.

(Trad. par Jean TODRANI.)

A partir de notre prochain numéro, Jean Todrani tiendra la
chronique des revues et ouvrira une enquête sur la peinture
abstraite, Jean Malrieu traitera du théâtre et du roman,
Henri Deluy, Jean-Noël Agostini, poésies, française et
étrangères, Michel Raffaelli, Jo Guglielmi, musiques.

Amis lecteurs, abonnez-vous, faites abonner autour
de vous. C'est le plus sûr garant de notre liberté.

LES POEMES DE L'ANNEE CHEZ PIERRE SEGHERS

Dans ce même numéro, H. Deluy dénonce l'isolement et le carriérisme à la fois de la poésie contemporaine. Certes, si la science devenue innombrable peut appliquer ses mystères aux découvertes fabuleuses d'un avenir, la poésie, quant à elle, a fort à faire pour paraître encore nécessaire. Il est clair cependant qu'un monde privé du sentiment poétique est un monde réactionnaire, sinon suicidaire, puisqu'il s'atrophie de sa réalité profonde. *A priori*, nous estimons donc l'entreprise de P. Seghers valable, *a priori* nous l'estimerons complète. Cet almanach, dont l'anonyme, le naïf, le populaire, l'inconnu sont absents, cet almanach reste un bon portrait de la poésie d'école, j'entends celle qui se pratique de poète à poète, de public lettré à fin public, en quelque sorte une langue diplomatique. La singularité poétique n'a d'équivalent que dans la singularité du monde quotidien ; deux hermétismes en quelque sorte qui ne s'ouvrent que très rarement l'un à l'autre. Parmi ces poètes, lesquels ouvrent leur œuvre et par cette œuvre un monde ? Les autres d'abord : J. Charpier, avec son poème hongrois, s'achèterait-il une âme ? « *J'ai peur de ce poème qui ne dit rien et en dit trop* », les deux vont ensemble, car c'est ne rien dire que bavarder, et sur un thème cruel, broder. Dans le genre facile, les fragments de C.-F. Landry qui commencent par :

*je hais les sentiments, les êtres, les amours...
chair, admirable chair pour s'absenter les mains,*

et qui se terminent par :

*je ne demande qu'un jardin, j'aime les choses,
carrefour souverain, femme, géométrie
où l'infini rejoint notre si courte gloire.*

Ce "mouvement" n'est-il pas le simple jeu de l'oie d'une imagerie poétique tant soit peu rodée ? Les poèmes de Rouben Melik sont-ils anciens ? Ils ne répondent pas toujours aux impératifs que s'est fixé, qu'a illustré ce poète ; que nous fait-il attendre ? Geo Norge suit dans le recueil P.S., comment peut-on écrire sans fin sur ce petit rythme avec ces petites rimes, des mots simplets ? Quant à Jean Rousselot, il ne se mesure pas assez, et ne disposant que d'une poésie forte, brise, et souvent casse ce qu'il dit, tel ce poème de *Le courage parfois*, où il y a quand même :

*quand je pense à tous ceux qu'on brûle au même instant,
à ces christs catalans qu'on évide et retaille...*

Viennent ensuite des poèmes de Senghor. Je crains bien que Senghor soit devenu un félibre africain, et qu'à force de manipuler le balafong il ne devienne tant soit peu le César de service.

Que nous valent tant de mandarinats poétiques ? Trop d'incertitudes. Il y a heureusement dans ce même recueil d'autres voix qui parlent ouvertement : c'est Andrée Chédid :

« Mon plaisir est d'aller aux enfants sans ombrage ». Jean Grosjean, dont le poème au gouverneur général de l'Algérie est à méditer : *Kateb Yacine et son "Fondateur"*, dont il livre la légende : « On dit qu'il perdit la raison à force d'en-
« seigner la langue arabe ». Loys Masson, dont le poème à Ed. Gillard est un des rares textes en force de ce recueil : « Cet homme était là, il avait les reins royaux des grandes lianes, il parlait au troupeau roux du langage, et le langage l'écoutait ». On lira le poème d'H. Michaux, c'est encore une découverte, on dirait qu'à force d'user son langage, toujours le même, ce langage soit devenu tout à fait transparent. Quant à Francis Ponge, c'est son gousset qu'il ouvre, sur une pièce d'or, l'écoulement de cette monnaie est difficile, on lira pourtant ces "randons" avec infiniment de profit, ne serait-ce que comme une posologie du verbe. De Prevert, un poème à cœur battant à Desnos (Dieu, que celui-là nous manque !) et, enfin, le très beau *Chant entre deux astres*, de G. Puel :

*Il dort, c'est une amande, la barque comme un
lit épouse son sommeil.*

G. Puel est un poète heureux, j'entends par là que son tour, sa période sont spontanés, et se coulent d'eux-mêmes vers leur plus stricte vérité.

.....le matin
comme un judas qui s'ouvre,

pour finir :

*L'étendue te parcourt
et tu veux voyager.*

Les influences se retrouvent sur cette tête, qu'importe, si le poème est beau et vit sa vie naturelle ? Pierre Seghers a bien fait ensuite de publier de longs fragments de Saint John Perse, mais ce poète peut-il se débiter ainsi ?

Le *Récit de Van Zéro*, de Schéadé, est un poème de simplicité, qui ne ment pas, si léger parfois.

L'âne et le bœuf dansèrent la polka...

Cette polka fait irrésistiblement partie du magasin aux accessoires de Schéadé homme de théâtre.

L'anthologie pourrait s'arrêter là, nous chercherons par jeu la moyenne de ces coordonnées, dont nous ne connaissons pas les extrêmes ; ce qui frappe surtout c'est au delà du convenu, des "idées reçues poétiques", c'est précisément ce manque d'extrêmes, cette absence d'aventure, de risque, ces forces manquantes, cette anémie des formes fixes. Quel homme au sortir de l'usine, au sortir du métier voudra de cette poésie ? Seghers n'y est pour rien, il a peut-être tendu un miroir complice, mais encore... L'almanach 1955 portait : P.-A. Birot, J. Cayrol, Char, Joyce Mansour, G. Levis Mano ; celui de 1956, L. Foucher, *Le photographe délirant*, de A. Lanoux, le très bel *Examen de cinq heures*, de Luc Bérimont. L'année 1957 est plate, le choix de P. Seghers, réduit, sent un peu son style, un encombrement, c'est un très long train de marchandises, dont la plupart des wagons sont désaffectés.

J. TODRANI.

SUR QUELQUES PROBLEMES DE LA JEUNE POESIE

Nous nous devons, dans ces pages qui inaugurent une recherche sur l'état actuel de la jeune poésie (1), de partir d'une découverte des faits qui aboutira logiquement à une analyse, à une critique des faits.

Parlant jeune poésie et même poésie en général, on s'en tient trop souvent, pensons-nous, à une mise à l'écart du poète, une mise à l'écart du poème. Celui-ci n'est traité qu'hors du monde, pour lui-même et en lui-même. Tant que nous n'irons pas aux racines, nous ne saurons rien. Ces racines sont autour de nous, enchevêtrées aux mille naissances du monde, aux mille forces des hommes, prises dans la réalité, avec ses lois et sa complexité. Des difficultés existent. La jeune poésie les rencontre à chaque pas. Lesquelles ? Pourquoi ? Nous pousserons notre interrogation essentiellement dans deux directions : Situation matérielle des jeunes poètes, et de leurs poèmes — qui écrit ? où ? comment publient-ils ? revues, édition, vente, ressources ? — Situation de l'expression sur le plan de la création — qu'écrivent les jeunes poètes ? pourquoi ? pour qui ? comment ? héritage, apport, directions principales ?

L'on voit combien notre ambition est grande. Nous espérons la mener à bien, avec la participation et l'appui de tous nos amis, de tous ceux qui s'interrogent sur la poésie ou qui travaillent à son élaboration. Ils sont nombreux...

Nous touchons ici même un domaine prétendu sacré : celui des relations entre poètes. Et nous voudrions aller au pourquoi de certains aspects de ces relations, que nous nommerons la fraternité poétique. Peut-être jugera-t-on étonnant de commencer par là, et futile ce problème ?

Quelques revues d'audience nationale et internationale où, hormis aux « Cahiers du Sud » que nous saluons, on ne trouve pratiquement pas de jeunes poètes, tel est le visage de la vie poétique française qui s'offre au grand jour.

(Nous exceptons de ce bref bilan les revues belges, suisses, canadiennes et américaines de langue française. Elles forment un domaine particulier que nous nous réservons d'aborder par ailleurs.)

Demeure, organe par excellence de la jeune poésie, une cohorte mouvante de petites revues allant des feuillets ronéotypés à la brochure de luxe. Parmi les hebdomadaires, seules "Les Lettres Françaises" publient parfois quelques poèmes, un bouquet de fleurs nouvelles. Aucun quotidien n'en

(1) Recherche à laquelle notre numéro d'octobre sera entièrement consacré.

publie. Ainsi se présentent les moyens d'expression périodiques de la jeune poésie.

Pour l'édition, deux grands trusts : Seghers et Regain. De gros spécialistes : Debresse, Caractères, etc..., et un raffiné, G.L.M. L'édition de la jeune poésie se caractérise par le compte d'auteur. Où se cachent toutes les combinaisons, toutes les habiletés. Ainsi un éditeur parisien, auquel une jeune poète de nos amis avait payé la publication d'un recueil, a reçu pour tout pourcentage sur la vente, pourcentage qu'un contrat lui garantissait, quelques plaquettes de la même collection. Qu'un choix plus ou moins rigoureux préside à la sélection ou qu'il n'y ait pas de sélection du tout, en fin de compte, et presque toujours, le jeune poète débourse l'argent nécessaire, qui comprend le prix de revient plus le bénéfice de l'éditeur. S'il peut... Le plus souvent, au prix de bien des sacrifices. S'il ne peut pas, il ne sera peut-être jamais publié.

La jeune poésie se vend peu, certes. Seuls, cinq ou six grands noms ont un public. Les éditeurs ne prennent donc pas, sur eux, d'en publier. Parfois, un coup de dé, c'est tout. Les grandes revues sont, soit assujetties à de grandes maisons d'édition, soit à un service de publicité. Le seul public, dont la poésie qui se fait dispose régulièrement, se situe parmi les jeunes poètes eux-mêmes. Là, se recrutent les quelques cinquantaines de lecteurs des différentes collections poétiques, des différentes revues de jeunes. Pour la plus importante part, dans tous les cas.

Une constatation s'impose, qui, sans être nouvelle, demeure lourde de conséquences : la jeune poésie vit en vase clos. Les jeunes poètes n'ont, pour s'exprimer, que leurs revues, celles qu'ils créent ou qu'ils concourent à faire vivre de leur présence et de leurs deniers. C'est donc là qu'il nous faut la chercher pour la connaître et l'étudier.

Un rapide coup d'œil sur l'ensemble des dernières publications confirme notre point de vue : un observateur qui jugerait la jeune poésie française sur ces revues, et ce sont les seules à la publier, risquerait de la réduire à une quinzaine de noms, toujours les mêmes qui reviennent régulièrement à leurs sommaires.

Il s'est, en effet, créé une étrange pratique. Une sorte de circuit fermé de quelques signatures monopolise le petit marché de la jeune poésie. Ce qui donne aux relations entre poètes, entre revues, un esprit bien particulier aux origines multiples et de hautes lignées.

Il s'agit du petit jeu du « Tu me publies, je te publie », « Tu m'analyses, je t'analyse ». De l'un à l'autre, des uns aux autres, ils échangent ainsi, dans les revues qu'ils ont en main, un nombre de pages précis leur permettant, en vers ou en prose, de figurer à de multiples sommaires. Cédant à cet ordre provisoire des choses, ou de propos délibéré, ils se font mousser au détriment d'une expansion réelle de la poésie. Car cette situation supprime la confrontation, les heurts fertiles de positions, de vues différentes. Dans le cadre que nous avons essayé de définir, ils ont besoin, pour se faire

entendre, d'un bloc poétique uni. Mais ils le réalisent sur des bases non définies, sans principe. Plus de définition, de choix, dont on ne peut nier la valeur d'engrais. Publier.. Le plus souvent.. En arrondissant les angles, jusqu'à les supprimer. Rares sont les jugements, les affirmations. Tout est bien, bon, beau, "intéressant"... Les éloges fleurissent. L'absence de critère mise en avant sert à cautionner toutes les médiocrités, toutes les platitudes.

Les raisons existent, et nombreuses, et complexes, qui touchent à la situation générale de la culture, des moyens de diffusion de la culture dans notre pays, qui plongent aux racines mêmes de la société dans laquelle nous vivons. Notre objet, pour le moment, n'était qu'une mise à vif d'un état de fait dangereux que nous nous efforcerons prochainement d'approfondir.

Henri DELUY.

DISQUES

La Deutsche Grammophon Gesellschaft a, récemment, publié dans sa collection Archiv Produktion, entre autres œuvres originales et de qualité, un petit disque attachant. Le concerto en Ré mineur pour Viola d'amore, luth "con tutti gli instrumenti sordini". P.V. 266.37130.E.P.A. d'Antonio Vivaldi.

Composé à Venise vers 1740 et conservé à la Bibliothèque de Dresde, ce petit concerto étonne par l'extraordinaire rencontre de la viole d'amour et du luth. Ces deux instruments ont des caractéristiques communes : cordes sympathiques de la viole vibrant à l'unisson et doubles cordes du luth accordées à l'octave donnent une perpétuelle résonnance harmonique, d'où une sonorité particulière, à la fois douce et incisive, sans limite de vibration. Des trois mouvements habituels aux concertos de l'époque, Allegro - Largo - Allegro, le largo est sans doute le plus étonnant. Il n'offre pas, paradoxalement, le rien de lourdeur des deux allegros ; de plus, son développement réservé à la viole présente un jeu de reprises variées, dont le remarquable violiste Emil Seiler tire des sonorités à la fois déchirantes, sensibles et "amorose", contrastant avec l'arpeggiato continu du cembalo et du luth. Les deux allegros en forme de dialogue, entre la viole et le luth, dénotent les possibilités de ce dernier en solo. Bien servi par le luthiste Walter Gerwig, sa sonorité ronde et percutante se marie, de façon étonnante, avec les sons un peu voilés de la viole d'amour. Le choix des instruments, sans être rare à l'époque, n'est pas habituel aux diverses écoles italiennes et à leurs maîtres. Vivaldi se distingue par le choix qu'il fit d'instruments les plus divers (on lui doit plusieurs trios et concertos pour la viole d'amour, le luth, et... la mandoline). Cet emploi d'instruments aux sonorités particulières surprend aujourd'hui, du fait d'un abandon quasi-total de ces instruments, d'où les rares occasions de les entendre aussi parfaitement joués. Cette petite merveille, enregistrée en 45 tours, a l'avantage d'un prix très abordable.

Michel RAFFAELLI.

Dans ses prochains numéros, l'Action Poétique donnera la parole à des poètes et écrivains d'Afrique Noire, à des poètes et écrivains d'Amérique du Sud, et consacrera son numéro 4 (octobre 1958) à la "Jeune Poésie Française". Afin d'élaborer dès maintenant ce numéro, nous demandons aux jeunes poètes de nous envoyer au plus tôt textes et poèmes, avec notices. Une lettre spéciale sera d'ailleurs éditée, qui expliquera plus précisément notre propos.

Chaque numéro comprendra, outre le fronton, textes et poèmes, les chroniques habituelles.

Prix Antonin-Artaud - Prix Voronca

Ces deux prix seront décernés le 13 avril 1958, à Rodez. Le premier couronnera un recueil de poèmes édités depuis 1956. L'auteur recevra 20.000 francs. Le second couronnera des poèmes inédits. Ils seront édités.

Frais d'inscription : 100 F. — Envoyer 3 exemplaires : Poèmes : Boîte postale 58, à Rodez (Aveyron).

Frais : Jean Digot, C.C.P. Toulouse 118.945.

COLLECTION ALLUVIONS

L'Action Poétique commence cette année la publication d'une collection poétique ouverte aux jeunes poètes : **ALLUVIONS.**

Dans les conditions actuelles, les jeunes poètes publient à compte d'auteur chez les éditeurs spécialistes, et l'on sait ce que cela signifie. Nous sortirons les recueils acceptés à des prix d'imprimeur.

A paraître :	Nécessité	Vertu	Henri DELUY
	Notre temps		Jean MALRIEU
	Poèmes		Jean TODRANI

Jeunes poètes, jeunes écrivains, envoyez-nous vos poèmes, nouvelles, articles, contes, etc. Nous attendons vos remarques, suggestions, critiques. Ecrivez-nous.